



Photo / Anne-Marie Filaire sur le trépied de guerre



Désert du Danakil, Erythrée, 2001. PHOTOS A. M. FILAIRE



A Sanaa, au Yémen, en novembre 2001.

Israël-Palestine, Liban, Erythrée... L'exposition «Zone de sécurité temporaire», au Mucem, présente un regard rare et désaxé sur des pays au cœur de violents conflits.

Ce n'est peut-être pas un hasard si l'exposition se niche au fort Saint-Jean. N'y a-t-il pas, à l'intérieur d'une forteresse militaire, une «zone de sécurité temporaire»? C'est ici qu'Anne-Marie Filaire a trouvé la sienne, sur la place d'Armes, à Marseille, en surplomb du Mucem. La porte se referme sur un espace aveugle et haut de plafond. Une lumière tamisée baigne une scénographie rigoureuse avec de grandes cloisons blanches. A l'abri des murs épais, comme protégées, d'énigmatiques photos noir et blanc. Que soufflent calmement ces paysages vides, arides, figés par une lumière blanche crevée? Ce sont des zones frontalières, des territoires chargés de tensions. Au cœur de l'expo, on voit le sol déchiré du conflit israélo-palestinien, puis le Liban, l'Erythrée et le Yémen.

Avec un protocole qu'elle s'est imposé, la photographe enregistre le panorama dans la tradition de l'Observatoire photographique du paysage du ministère de l'Environnement. Dans une décennie houleuse, marquée par la Seconde Intifada et le 11 Septembre, Anne-Marie Filaire semble prendre son temps et souhaite observer au-delà des points de mire de l'actualité: «Alors que tous les médias se concentraient sur les check-points, moi, je regardais le paysage», se souvient-elle. Selon une méthode presque scientifique, elle fait des «relevés de terrain»: «Je m'installe, je pose mon appareil sur un trépied, je regarde à travers le dépoli quadrillé (la plaque de verre de l'objectif), et compare les points de repère des prises de vue. Finalement, il existe peu de traces de ce moment de fermeture. J'ai exploré la région à la sauvache. Il y avait des attentats,

les bus explosaient. J'ai été des deux côtés. J'avais le sentiment de faire des images essentielles.» Posées sur un socle blanc au centre de l'expo, des images panoramiques décrivent les environs de Jérusalem, depuis les camps palestiniens. Des vues prises avant et après la construction du mur montrent des collines enchevêtrées, une végétation sèche et des maisons en parpaing sans âme.

C'est l'Erythrée qui donne son titre à l'expo. Filaire a photographié la zone de front entre ce pays et l'Ethiopie, aussi nommée «zone de sécurité temporaire» en 2001. Le désert du Danakil, une étendue de rocaillles à perte de vue, des petits tas de pierres, des tranchées invisibles, des routes sans destination, sous la menace d'un conflit. «Personne ne se préoccupe de ce pays. Aucun intérêt stratégique, économique», note-t-elle dans un carnet de route. Qui, à part elle, s'y risque?

L'exposition contient également une centaine de photos prises avant les révolutions arabes. Investigations topographiques à visée documentaire, les images sont vides, presque abstraites. Quand il y a des humains, ils sont de dos ou pétrifiés comme des roches: à Asmara, dans la dictature érythréenne, les passants se figent en pleine rue à la montée du drapeau. On aurait tort de voir dans ces images de seuls documents. Elles sont aussi un reflet de la photographe, une œuvre de jeunesse introspective. Les paysages, comme des miroirs tendus, laissent apparaître des plaies, des lignes de fracture, des portes fermées, des murs infranchissables. «C'est autobiographique», répète-t-elle. On ne connaîtra pas les raisons profondes qui l'ont poussée à être là, à ce moment-là. Son regard analytique n'est pas contemplatif. Impossible de contempler un pays en guerre.

CLÉMENTINE MERCIER

ZONE DE SÉCURITÉ TEMPORAIRE D'ANNE-MARIE FILAIRE Au Mucem, Marseille, jusqu'au 29 mai.